

et la solidarité politique s'en retrouve affaiblie. La pratique de toute lutte de libération serait consolidée si un engagement à éradiquer l'oppression sexiste était posé en principe fondateur préalable à toute action politique. Le mouvement féministe devrait être de première importance pour toutes les groupes et les individus qui désirent la fin de l'oppression. De nombreuses femmes qui voudraient participer pleinement à des combats politiques (comme la lutte contre l'impérialisme, le racisme, le classisme) finissent épuisées à force d'être continuellement confrontées à la discrimination, l'exploitation et l'oppression sexistes, et de devoir s'y adapter en permanence. Dans l'intérêt d'une lutte perpétuelle et durable, d'une solidarité permanente et d'un engagement sincère visant à éradiquer toute forme de domination, l'oppression sexiste ne peut pas continuer à être ignorée et dénigrée par les activistes politiques radicaux.

Une étape importante du développement de la conscience politique est atteinte quand les gens reconnaissent le besoin de lutter contre toutes les formes d'oppression. Le combat contre l'oppression sexiste est d'une importance politique capitale — et pas uniquement pour les femmes. Le mouvement féministe est vital, car il a le pouvoir de nous libérer des terribles chaînes de l'oppression sexiste, mais aussi car il a le potentiel pour radicaliser et redynamiser les autres luttes de libération.

## SORORITÉ : LA SOLIDARITÉ POLITIQUE ENTRE LES FEMMES

Les femmes sont les premières victimes de l'oppression sexiste. Comme d'autres formes d'oppression sociale, le sexisme est perpétré par les structures sociales et institutionnelles, par les individus dominants, exploités ou opprimés, et par les victimes elles-mêmes qui sont sociabilisées pour se comporter d'une manière qui les rend complices du statu quo. L'idéologie de la suprématie masculine incite les femmes à se croire sans valeur et à penser que le seul moyen d'en obtenir est d'interagir ou de se lier avec les hommes. On nous enseigne que les relations qu'on a avec d'autres femmes amoindrissent notre expérience plutôt que de l'enrichir. On nous enseigne que les femmes sont des ennemies « naturelles » et que la solidarité n'existera jamais entre nous parce que nous ne savons pas nous rapprocher les unes des autres, que nous ne devons pas le faire et que nous ne pouvons pas y arriver. Nous avons bien appris ces leçons. Nous devons les désapprendre si nous voulons construire un mouvement féministe durable, consistant et cohérent. Nous devons apprendre à vivre et à travailler dans la solidarité. Nous devons apprendre la vraie signification et la véritable valeur de la Sororité.

Alors que le mouvement féministe contemporain aurait dû servir à former les femmes à la solidarité politique, la Sororité n'a pas été considérée comme un objectif révolutionnaire pour

lequel les femmes devaient travailler et se battre. La vision de la Sororité portée par les militantes féministes était basée sur l'idée d'oppression commune. Il va sans dire que ce furent d'abord des bourgeoises blanches, réformistes ou radicales, qui ont embrassé et répandu la notion d'« oppression commune ». L'idée d'oppression commune constituait en réalité une plateforme mensongère et malhonnête qui masquait et faussait la vraie nature des réalités sociales complexes et variées vécues par les femmes. Les femmes sont divisées par les comportements sexistes, le racisme, les privilèges de classe et tout un tas d'autres rapports de domination. Les femmes ne peuvent se lier durablement qu'à la condition de se confronter à ces clivages et de prendre les mesures nécessaires à leur élimination progressive. Bien que la mise en lumière des expériences partagées par toutes les femmes soit importante, les divisions ne seront pas éliminées par des vœux pieux ou des rêveries romantiques.

Ces dernières années, la Sororité exprimée dans les slogans, les mots d'ordre et les cris de ralliement féministes ne suggère plus l'idée que l'union est une force. Certaines féministes semblent désormais penser que l'union des femmes est impossible compte tenu de nos différences. Mais le fait d'abandonner l'idée de la Sororité comme expression de la solidarité politique a pour conséquence d'affaiblir le mouvement féministe et de le faire régresser. La solidarité renforce les luttes de résistance. Il ne peut y avoir de mouvement féministe de masse pour mettre fin à l'oppression sexiste sans un front uni. Les femmes doivent en prendre l'initiative et prouver la force de la solidarité. Nous ne pouvons pas espérer transformer la société dans son ensemble si nous ne parvenons pas à montrer que la solidarité peut exister et que les barrières séparant les femmes peuvent être éliminées. La Sororité a été délaissée car de nombreuses femmes — excédées par l'accent porté sur l'oppression commune, l'identité partagée, la ressemblance — ont critiqué ou rejeté le mouvement féministe dans son ensemble. L'appel à la Sororité était souvent perçu

comme une démarche pathétique visant à masquer l'opportunité de bourgeoises blanches manipulatrices, comme un vernis cachant le fait que beaucoup de femmes en exploitent et en oppriment d'autres. Dès 1970, dans l'anthologie *Sisterhood Is Powerful*, l'avocate féministe noire Florynce Kennedy a écrit un essai exprimant avec méfiance ses doutes quant à l'existence d'une solidarité entre les femmes :

C'est pour cette raison que j'ai beaucoup de mal avec le mythe de la sororité qui voudrait « que nous soyons toutes sœurs », « que nous ne devons pas critiquer une "sœur" publiquement », etc. Quand une juge demande à une de mes clientes où sont ses ecchymoses quand elle se plaint d'avoir été agressée par son mari (comme l'a fait la juge aux affaires familiales Sylvia Jaffin Liese) et qu'elle se permet des piques cinglantes sur le fait que ma cliente soit en surpoids, alors cette juge n'est pas ma sœur. Quand une autre juge est si hostile et agressive qu'elle se discrédite elle-même mais qu'elle refuse d'ordonner à un mari violent de quitter son domicile (alors même qu'il est propriétaire d'autres lieux habitables), alors cette juge n'est pas ma sœur non plus.

Les femmes feraient mieux de rejeter cette fausse Sororité basée sur une vision superficielle de la camaraderie. Nous nous méprenons si nous laissons ces visions déformées, ou les femmes qui en sont à l'origine (beaucoup d'entre elles nous disent maintenant que les liens entre les femmes ne sont pas importants), nous amener à déprécier la Sororité. (Dès les premiers textes féministes contemporains — comme par exemple, le *Redstockings Manifesto* — l'image de la femme comme victime a été instaurée. Dans *A Group Called Women*, son étude sur la sororité et la symbolique dans le mouvement féministe, Joan Cassell analyse l'idéologie du rapprochement et de la camaraderie entre les militantes féministes. Des autrices contemporaines comme Leah Fritz utilisent l'image de la femme comme victime pour encourager les femmes

féministe et quand elles travailleront à désapprendre leur éducation raciste avant de prétendre à des positions centrales dans l'organisation du mouvement, avant de prétendre construire de la théorie et avant de chercher à tout prix le contact avec des femmes de couleur. De cette manière seulement elles pourront arrêter de maintenir et de perpétuer l'oppression raciale et, consciemment ou non, de nuire aux femmes non-blanches et de leur faire subir toutes sortes de violences. Ce sont là les actes réellement radicaux qui peuvent permettre de créer une base à la solidarité politique entre les femmes blanches et les femmes de couleur.

Les femmes blanches ne sont pas les seules à devoir s'attaquer au racisme pour que la Sororité puisse naître. En tant que femmes de couleur, nous devons nous confronter à l'assimilation des idées suprémacistes blanches, au « racisme intériorisé », qui peuvent nous conduire à une haine de nous-mêmes, à évacuer notre colère et notre rage de l'injustice les unes sur les autres plutôt que sur les forces oppressives, à nous nuire et à avoir des comportements violents entre nous, ou à accepter que notre groupe ethnique rompe toute communication avec un autre. Souvent des femmes de couleur issues de différents groupes ethniques ont appris le ressentiment, la haine ou la rivalité vis-à-vis des femmes d'autres groupes ethniques. Souvent, les Asiatiques, les Latinas ou les Natives-Américaines pensent qu'elles peuvent s'unir avec les Blanc·he·s à travers la haine des Noir·e·s. Les personnes noires répondent à cela en perpétuant des clichés et stéréotypes racistes de ces groupes ethniques. Et ça devient un cercle vicieux. Les divisions entre femmes de couleur ne seront éliminées qu'à la condition que nous prenions la responsabilité de nous unir (et pas uniquement sur une base de résistance au racisme) pour apprendre de nos cultures, pour partager nos savoirs et nos compétences et pour tirer de la force de notre diversité. Nous devons faire davantage de recherches et produire plus de textes sur les barrières qui nous séparent et sur les manières dont nous pouvons dépasser ces divergences. Souvent, les hommes de nos différents groupes

ethniques ont plus de contacts entre eux que nous n'en avons. Les femmes ont souvent la responsabilité de tant de tâches domestiques et professionnelles que nous manquons de temps, ou que nous ne le prenons pas, pour rencontrer des femmes extérieures à notre groupe ou à notre communauté. Les différences de langues nous empêchent souvent de communiquer, et nous pouvons changer cela en nous encourageant les unes les autres à apprendre à parler espagnol, anglais, japonais, chinois, etc.

Si les interactions entre femmes issues de différents groupes ethniques sont difficiles, voire parfois impossibles, c'est aussi à cause de notre difficulté à reconnaître que certains schémas comportementaux existant dans une culture peuvent être tout à fait incompréhensibles dans une autre, et qu'ils peuvent revêtir différentes significations selon les contextes culturels. En donnant à plusieurs reprises un cours intitulé « Third World Women in the United States<sup>13</sup> », j'ai compris l'importance d'apprendre et de décortiquer ce que l'on appelle « les différents codes culturels ». Une étudiante Asiatique-Américaine d'origine japonaise a un jour expliqué sa réticence à s'impliquer dans des organisations féministes par le fait que les activistes féministes avaient tendance à parler vite sans faire de pauses, à réagir au quart de tour et à avoir toujours une réponse prête à être exprimée. Elle avait été éduquée à marquer des pauses et à réfléchir avant de parler, ainsi qu'à prendre en compte l'impact des mots sur les autres, ce qui selon elle était une caractéristique typique des Asiatiques-Américain·e·s. Elle a expliqué qu'elle ne s'était jamais sentie à l'aise lors des différentes occasions où elle avait pris part à des groupes féministes. Dans notre classe, nous avons appris à faire des pauses et à les apprécier. En partageant ce code culturel, nous avons créé une atmosphère de classe favorable à différents modes de communication. En l'occurrence, cette classe était majoritairement composée de femmes noires. Plusieurs étudiantes blanches se sont plaintes que l'atmosphère en cours était « trop hostile ». Elles ont cité en exemple

<sup>13</sup> *Les femmes du Tiers-Monde aux États-Unis.*

de cette hostilité le niveau sonore des cours et les confrontations directes qui avaient lieu dans la salle avant le début des cours. En réponse à cela, nous leur avons expliqué que ce qu'elles percevaient comme de l'hostilité et de l'agressivité était pour nous des taquineries ludiques et des expressions affectueuses de notre plaisir d'être ensemble. Notre tendance à parler fort nous semblait être une conséquence du fait d'être nombreuses à parler dans la même pièce, mais aussi un trait culturel : nous étions beaucoup à avoir été élevées dans des familles où l'on parlait fort. De par leur éducation blanche de classe moyenne, les étudiantes que notre comportement avait mises mal à l'aise avaient été conditionnées à assimiler la voix forte et les paroles directes à de la colère. Nous leur avons expliqué que nous n'identifions pas ces choses de la même manière, et les avons encouragées à changer de perspective et à voir plutôt cette façon de s'exprimer comme une forme d'affirmation. À partir du moment où elles ont adopté ce nouveau point de vue, elles ont non seulement commencé à vivre le cours d'une manière plus joyeuse et créative, mais elles ont aussi compris que le silence et les propos calmes et posés pouvaient dans certaines cultures être assimilés à de l'hostilité et de l'agressivité. En apprenant de nos codes culturels réciproques et en respectant nos différences, nous avons ressenti un certain sens de la communauté, de la Sororité. Le respect de la diversité n'entraîne pas l'uniformité ou l'aseptisation. (L'expérience que j'ai retirée de mon enseignement de « Third World Women in the United States » à l'université d'État de San Francisco a profondément enrichi ma compréhension des femmes issues de divers milieux et histoires. Je suis reconnaissante envers toutes les étudiantes à qui j'ai enseigné là-bas, et je souhaite tout particulièrement remercier Betty et Susan.)

Dans ces classes multiraciales, la reconnaissance et l'acceptation de nos différences et de l'étendue avec laquelle elles déterminent la façon dont on sera perçue par les autres constituaient un enjeu crucial. Nous devons continuellement nous rappeler mutuellement d'apprécier la différence, dans la mesure où beaucoup d'entre

nous avons été éduqué·e·s à la craindre. Nous avons parlé du besoin de reconnaître que nous souffrions toutes d'une manière ou d'une autre mais que nous n'étions pas toutes opprimées de la même façon, ni même forcément opprimées tout court. Nous étions nombreuses à avoir peur que notre expérience ne présente pas d'intérêt, car moins marquée par l'oppression ou l'exploitation que celles des autres. Nous nous sommes rendu compte que notre sentiment d'unité était plus profond quand nous nous concentrons honnêtement sur nos expériences respectives, sans chercher à les comparer à celles des autres dans une optique de compétition. Isabel Yrigoyei, une étudiante, a écrit :

Nous ne sommes pas toutes opprimées au même niveau. Il n'y a pas de quoi s'en réjouir. Nous devons parler de nous-mêmes, depuis nous-mêmes, de nos propres expériences, de nos propres oppressions — il n'y a absolument pas de quoi être fier·e à récupérer l'oppression de quelqu'un·e d'autre. Nous ne devrions jamais parler de ce que nous n'avons pas vécu et ressenti.

À partir du moment où nous avons commencé à communiquer en nous concentrant sur nos expériences individuelles, nous nous sommes rendu compte de leur diversité, y compris entre celles d'entre nous qui venaient du même groupe ethnique. Nous avons compris que ces différences signifiaient que nous ne vivions pas des expériences monolithiques identifiables comme « le vécu Chicano », « le vécu Noir », etc. Une Chicana qui a grandi à la campagne dans un foyer où l'on parlait espagnol a un vécu différent d'une Chicana élevée dans une famille parlant anglais et habitant une banlieue bourgeoise majoritairement blanche du New Jersey. Ces deux femmes ne se sentiront pas automatiquement solidaires l'une de l'autre. Alors même qu'elles sont issues du même groupe ethnique, elles doivent travailler à développer la Sororité. À la vue de telles différences, nous nous sommes aussi confrontées à notre tendance à accorder plus de valeur à certaines

expériences qu'à d'autres. On pourrait considérer la Chicana parlant espagnol comme plus « politiquement correcte » que celle parlant anglais. En décidant de ne plus accepter passivement cette tendance acquise via notre éducation à comparer et à juger, nous réussissions à reconnaître la valeur de chaque expérience. Nous nous sommes aussi rendu compte que nos différents vécus impliquaient souvent que nous avions des besoins différents et qu'il n'y avait par conséquent pas de formule ni de stratégie uniques pour favoriser le développement de la conscience politique. En recensant nos diverses stratégies, nous affirmions notre diversité tout en construisant une solidarité. Les femmes doivent explorer diverses façons de communiquer entre elles à travers les cultures si nous voulons développer la solidarité politique. Quand les femmes de couleur cherchent à apprendre les unes des autres et les unes avec les autres, nous assumons la responsabilité de la construction de la Sororité. Nous ne devons pas nous fier aux femmes blanches pour tracer le chemin vers la solidarité ; bien trop souvent, des enjeux opportunistes les entraînent dans d'autres directions. Nous pouvons créer l'unité entre nous, avec des femmes antiracistes. Nous pouvons lutter ensemble, unies par la solidarité politique, au sein du mouvement féministe. Nous pouvons redonner à la notion de Sororité sa vraie signification et sa vraie valeur.

Au-delà des différences raciales, la classe est source de division politique sérieuse entre les femmes. Dans les premiers écrits féministes, l'idée que la classe n'aurait plus tant d'importance si davantage de femmes pauvres et issues de la classe ouvrière rejoignaient le mouvement a souvent été insinuée. Une telle pensée constituait un déni, non seulement de l'existence du privilège de classe obtenu par l'exploitation, mais aussi de la lutte des classes. Afin de construire la Sororité, les femmes doivent critiquer et rejeter l'exploitation de classe. Une bourgeoise qui emmène une « sœur » moins privilégiée manger dans un restaurant chic peut très bien reconnaître l'existence de la classe, mais elle ne rejette pas son privilège de classe — elle l'exerce. Le fait de porter des vêtements

d'occasion et de vivre dans un logement bon marché dans un quartier pauvre tout en achetant des actions n'est pas un signe de solidarité avec celles et ceux qui sont pauvres et défavorisé·e·s. Comme pour le racisme dans le mouvement féministe, l'attention portée à la classe s'est cantonnée au statut et au changement individuels. Tant que les femmes ne reconnaîtront pas le besoin qu'il y a à redistribuer les richesses et les ressources aux États-Unis et qu'elles n'œuvreront pas à la réalisation de cette fin, il n'y aura aucun lien possible entre les femmes par-delà les classes sociales.

Il est pourtant terriblement évident que jusqu'à présent, le mouvement féministe a avant tout servi les intérêts de classe des femmes et des hommes bourgeois·es blanc·he·s. La grande majorité des femmes de la classe moyenne qui ont récemment rejoint la force de travail (ce qui a été encouragé et soutenu par le mouvement féministe) ont aidé à renforcer l'économie des années 1970. Dans *The Two-Paycheck Marriage*, Caroline Bird souligne l'ampleur avec laquelle ces femmes (qui sont pour la plupart blanches) ont contribué à redynamiser une économie en déclin :

Les épouses qui travaillent ont aidé les familles à maintenir leur niveau de vie malgré l'inflation. Le Bureau of Labor Statistics<sup>14</sup> a conclu qu'entre 1973 et 1974, le pouvoir d'achat réel des ménages à un seul revenu avait diminué de 3 %, contre seulement 1 % pour les ménages dans lesquels la femme travaillait. [...] Les femmes sont surtout sorties du foyer pour défendre un niveau de vie qu'elles sentaient menacé.

Mais les femmes ont fait plus que maintenir les niveaux. Le travail des femmes a propulsé des millions de familles dans la classe moyenne. Leur salaire a fait la différence entre un appartement et une maison, ou dans le choix des facs pour les enfants...

Le travail des femmes a commencé à créer une nouvelle catégorie de riches — et... une nouvelle catégorie de pauvres.

<sup>14</sup> L'agence des statistiques du travail.

Plus de dix ans plus tard, il est évident qu'à un niveau individuel, un grand nombre de femmes blanches (particulièrement celles issues de la classe moyenne) ont amélioré leur situation économique dans le sillage d'un mouvement féministe qui soutenait le carriérisme et les programmes d'*affirmative action* dans de nombreuses professions. Pourtant, la masse des femmes est toujours aussi pauvre, voire même encore plus. Pour les « féministes » bourgeoises, le salaire d'un million de dollars payé à la présentatrice télé Barbara Walters représente une victoire pour les femmes. Pour les femmes de la classe ouvrière qui gagnent moins que le salaire minimum et qui n'en profitent que peu, voire pas du tout, cela représente une perpétuation de l'exploitation de classe.

*Dreamers and Dealers*, de Leah Fritz, est un exemple parfait de la tentative des femmes progressistes pour minimiser le fait que le privilège de classe est basé sur l'exploitation, que les femmes riches soutiennent et cautionnent cette exploitation et que les personnes qui en souffrent le plus sont des femmes et des enfants pauvres et défavorisé·e·s. Fritz tente de susciter de la compassion pour toutes les femmes des classes supérieures en mettant l'accent sur leur souffrance psychologique et sur les persécutions qu'elles subissent de la part des hommes. Elle conclut son chapitre intitulé « Rich Women » en déclarant :

Le féminisme appartient autant à la femme riche qu'à la femme pauvre. Il peut l'aider à comprendre en quoi ses propres intérêts sont liés à l'avancée de tout le groupe des femmes, en quoi le confort à travers la dépendance est un piège, à voir que même la cage dorée a des barreaux et à comprendre que, riches ou pauvres, nous sommes toutes meurtries au profit du patriarcat, même si nos cicatrices sont différentes. Le bouleversement intérieur qui l'envoie chez un·e psychanalyste peut générer de l'énergie pour le mouvement, qui peut à lui seul la guérir, en la libérant.

Fritz fait commodément l'impasse sur le fait que la domination et l'exploitation sont nécessaires à l'existence même de femmes riches pouvant vivre la discrimination ou l'exploitation sexistes. Elle se facilite la vie en ignorant tout simplement la lutte des classes.

Les femmes des classes inférieures n'ont eu aucun mal à voir que l'égalité sociale dont parlaient les féministes consistait à faire le parallèle entre carriérisme, mobilité sociale et émancipation. Elles savaient aussi qui serait exploitée au service de cette émancipation. Confrontées quotidiennement à l'exploitation sociale, elles ne pouvaient se payer le luxe d'ignorer la lutte des classes. Dans l'anthologie *Women of Crisis*, Helen, une femme blanche de la classe ouvrière qui travaille comme domestique dans la maison d'une bourgeoise blanche « féministe », exprime ainsi sa compréhension de la contradiction entre la rhétorique féministe et sa mise en pratique :

Je crois que Madame a raison : tout le monde devrait être égal. Elle passe son temps à dire ça. Mais ensuite elle me fait venir dans sa maison pour y travailler et je ne suis pas son égale — et elle ne veut pas être mon égale ; et je ne lui jette pas la pierre, parce que si j'étais à sa place je m'accrocherais à mon argent juste autant qu'elle. C'est peut-être ça que font les hommes — ils s'accrochent à leur argent. Et c'est une grosse bagarre, comme toujours quand il s'agit d'argent. Elle devrait le savoir. Elle ne va pas se mettre à payer grassement son « aide ménagère ». Elle est juste ; elle passe son temps à nous le rappeler — mais elle ne va pas plus nous « libérer » que les hommes ne vont « libérer » leurs épouses, leurs secrétaires ou les autres femmes qui travaillent dans leurs entreprises.

Les militantes du mouvement de libération des femmes ne se sont pas contentées de mettre la souffrance psychologique sur le même plan que la privation matérielle pour minimiser le privilège

de classe, elles ont aussi souvent insinué que c'était le problème le plus grave. Elles se sont débrouillées pour oublier le fait que beaucoup de femmes souffrent à la fois psychologiquement et matériellement. Pour cette seule raison, l'attention aurait dû se porter sur le changement du statut social de ces dernières avant de se porter sur le carriérisme des premières. Il est évident qu'une bourgeoise qui souffre psychologiquement trouvera plus facilement de l'aide qu'une femme qui souffre autant de difficultés matérielles que de souffrances psychologiques. Une des différences de perspective fondamentales entre une bourgeoise et une femme pauvre ou de la classe ouvrière est que la dernière sait qu'être discriminée ou exploitée en tant que femme peut être douloureux, pénible et déshumanisant, mais que ce ne sera pas forcément aussi douloureux, pénible, déshumanisant ou dangereux que de se retrouver sans nourriture ou sans logement, que de connaître la faim ou d'être gravement malade et de ne pas pouvoir se faire soigner. Si les femmes pauvres avaient défini l'agenda du mouvement féministe, elles auraient certainement placé la lutte des classes au centre des problématiques féministes et elles auraient sûrement fait en sorte que les femmes pauvres et les femmes privilégiées cherchent à comprendre la structure de classe et la façon dont elle oppose les femmes les unes aux autres.

Des féministes socialistes connues, qui sont pour la plupart blanches, ont mis l'accent sur la classe, mais elles n'ont pas réussi à changer le rapport à la classe qui existait au sein du mouvement féministe. En dépit de leur allégeance au socialisme, leurs valeurs, leurs comportements et leur mode de vie ont continué à être modelés par leurs privilèges. Elles n'ont pas développé de stratégie collective pour convaincre les bourgeoises qui n'étaient pas sensibilisées à des perspectives politiques radicales que l'élimination de l'oppression de classe était cruciale pour mettre fin à l'oppression sexiste. Elles n'ont pas travaillé assez dur pour s'organiser avec des femmes pauvres ou de la classe ouvrière qui ne se considéraient pas forcément comme socialistes mais qui avaient

bien conscience de la nécessité de redistribuer les richesses aux États-Unis. Elles n'ont pas cherché à éveiller la conscience des femmes à grande échelle. Elles ont dépensé une grande partie de leur énergie à s'adresser aux hommes blancs de gauche, à débattre des liens entre marxisme et féminisme ou à expliquer à d'autres militantes féministes que le féminisme socialiste constituait la meilleure stratégie pour la révolution. On estime souvent à tort que l'intérêt pour la lutte des classes est réservé aux féministes socialistes. Quand bien même j'attire ici l'attention sur les pistes et les stratégies qu'elles n'ont pas développées, j'aimerais insister sur le fait que ces problématiques devraient être traitées par toutes les militantes du mouvement féministe. Quand les femmes regarderont en face la réalité du classisme et qu'elles prendront des engagements politiques dans le but de l'éliminer, alors nous n'aurons plus à vivre les conflits de classe qui ont été si ostensibles dans le mouvement féministe. Tant que nous ne nous confronterons pas aux divisions de classe qui existent entre les femmes, nous serons incapables de construire une solidarité politique.

Le sexisme, le racisme et le classisme divisent les femmes. Dans le mouvement féministe, les divisions et les désaccords sur les stratégies et les priorités ont entraîné la formation de nombreux groupes aux positions politiques variées. Les scissions et le morcellement de différentes factions politiques et de groupes défendant des intérêts spécifiques ont érigé des barrières superflues à la Sororité qui pourraient facilement être éliminées. Le fait que des groupes précis se spécialisent sur certaines problématiques amène les femmes à croire que seules les féministes socialistes doivent se soucier de la classe, que seules les féministes lesbiennes doivent se soucier de l'oppression subie par les lesbiennes et les gays, et que seules les femmes noires ou les autres femmes de couleur doivent se soucier du racisme. Toute femme peut se dresser politiquement en opposition à l'oppression sexiste, raciste, hétérosexiste et classiste. Si une femme est fermement opposée à toutes les formes d'oppression sociale, et quand bien même elle choisirait

de concentrer ses efforts sur une problématique politique précise ou sur une cause particulière, sa perspective globale se manifestera dans tous ses engagements, aussi spécifiques soient-ils. À partir du moment où les militantes féministes sont antiracistes et qu'elles s'opposent à l'oppression de classe, peu importe que des femmes de couleur, des femmes pauvres, etc., soient présentes. Ces problématiques seront considérées comme importantes et seront traitées, même si les femmes plus personnellement touchées par des formes d'exploitation spécifiques resteront nécessairement aux avant-postes de ces luttes. Les femmes doivent apprendre à endosser la responsabilité de lutter contre des oppressions qui ne les affectent pas forcément à titre personnel. Comme d'autres mouvements radicaux dans notre société, le mouvement féministe s'affaiblit lorsque les enjeux et priorités individuelles constituent les seules raisons de l'implication des activistes. Lorsque nous montrons notre intérêt pour le collectif, nous renforçons notre solidarité.

Le mot « solidarité » était rarement employé au sein du mouvement féministe contemporain. On insistait davantage sur l'idée de « soutien ». Soutenir peut signifier défendre ou appuyer une opinion que l'on considère juste. Cela peut aussi signifier servir de pilier ou de fondation à une structure fragile. Le deuxième sens est le plus approprié en ce qui concerne les cercles féministes. Sa teneur prend source dans l'insistance avec laquelle les féministes ont appuyé l'idée de victimisation partagée. En s'identifiant comme « victimes », les femmes reconnaissaient une faiblesse et une impuissance tout autant qu'un besoin de soutien, en l'occurrence celui des autres militantes féministes, des « sœurs ». Et cela était intimement lié à une vision superficielle de la Sororité. Dans son essai intitulé « With All Due Respect », Jane Rule commente cet usage du mot par les activistes féministes. Elle explique :

« Soutien » est un mot très employé dans le mouvement féministe. Pour trop de gens, il signifie donner et recevoir un assentiment

inconditionnel. Certaines femmes sont terriblement douées pour le sortir dans des moments cruciaux. De trop nombreuses femmes sont convaincues qu'elles ne peuvent fonctionner sans lui. C'est un concept fallacieux qui a créé des barrières à la compréhension et qui est à l'origine de vrais dommages émotionnels. L'interdiction de formuler toute opinion critique n'est pas nécessaire à l'apport d'un réel soutien. Le vrai soutien, c'est plutôt de savoir se respecter soi-même et respecter les autres, même dans des moments de désaccords importants.

En tant que femmes, nous devons éliminer la haine des femmes que nous avons intégrée, notamment lorsque nous nous déchirons cruellement et brutalement entre nous, si nous voulons pouvoir formuler des critiques, nous engager dans des débats et nous confronter à des désaccords qui soient constructifs et respectueux, dans le but de nous enrichir plutôt que de nous rabaisser. L'attitude négative et agressive entre femmes n'est pas désapprisée quand tout avis critique est proscrit. Elle l'est quand les femmes acceptent le fait que nous sommes toutes différentes, que nous allons forcément être en désaccord, mais que nous pouvons ne pas être du même avis et en débattre ensemble sans agir comme si nous nous battions pour sauver nos vies, et sans sentir que nous sommes sur le point de perdre toute dignité en démolissant verbalement quelqu'une d'autre. Les altercations verbales sont souvent le cadre dans lequel les femmes peuvent prouver leur acceptation de la compétition où l'on ne peut que gagner ou perdre, et qui est le plus souvent associée aux interactions masculines, notamment dans la sphère du sport. Comme les hommes, les femmes doivent apprendre à dialoguer entre elles sans concurrence. Rule suggère que les femmes peuvent ne pas être d'accord les unes avec les autres sans pour autant se démolir mutuellement si elles réalisent qu'elles ne risquent pas de perdre leur valeur ou leur dignité quand elles sont critiquées : « Personne ne peut discréditer ma vie si je la tiens entre mes propres mains, et ainsi je n'ai pas à faire porter à qui que ce soit le fallacieux fardeau de mon hostilité angoissée. »

Les femmes doivent se retrouver ensemble dans des contextes où des désaccords idéologiques s'exprimeront, et elles doivent travailler ce type d'interactions afin que la communication puisse exister. Cela implique que lorsque nous nous rencontrons, plutôt que de prétendre être unies, nous devrions reconnaître que nous sommes divisées et chercher à développer des stratégies pour dépasser nos peurs, nos préjugés, nos ressentiments, nos rivalités, etc. Les confrontations négatives et violentes qui se sont produites dans les cercles féministes ont amené de nombreuses militantes féministes à éviter les interactions collectives ou interindividuelles qui présentent un risque de désaccord pouvant conduire au conflit. Les notions de sécurité et de soutien ont été redéfinies à tel point qu'elles signifient maintenant passer du temps dans des groupes composés de gens semblables qui partagent les mêmes valeurs. Si aucune femme ne veut se mettre dans une situation qui l'anéantirait psychologiquement, les femmes sont capables de se confronter les unes aux autres, de faire face à l'hostilité, de la combattre puis de la dépasser pour tendre vers la compréhension réciproque. L'expression de l'hostilité n'a aucune utilité quand elle constitue une fin en soi, mais quand elle est le moteur qui nous pousse à plus de clairvoyance et de compréhension, elle joue alors un rôle important.

Pour aboutir à plus de compréhension et de solidarité, les femmes doivent apprendre à travailler dans l'hostilité, ne serait-ce que pour nous émanciper de l'éducation sexiste qui nous a appris à éviter la confrontation, supposée nous détruire ou nous faire souffrir. À maintes reprises, j'ai fait l'expérience de conférences au cours desquelles mes déclarations mettaient en colère une auditrice et conduisaient à des confrontations verbales virulentes et parfois clairement hostiles. Ce sont des situations qui semblent inconfortables, négatives et improductives parce que le ton monte, qu'il y a des cris, des larmes, etc., mais au bout d'un moment, j'ai fini par me rendre compte que ce genre d'échange nous faisait grandir, mon auditrice et moi-même, et nous apportait plus de

discernement. Un jour, une sociologue noire, qui s'exprimait toujours calmement et en douceur, m'a invitée à venir parler dans sa classe où il y avait une jeune étudiante chicana qui pouvait passer pour blanche. Nous avons eu un échange virulent quand j'ai dit que sa capacité à passer pour blanche lui donnait un point de vue sur la race totalement différent de celui de quelqu'un.e qui a la peau sombre et qui ne peut jamais passer pour blanche. J'ai fait remarquer que toute personne qui la rencontrerait sans connaissance de ses origines ethniques supposerait qu'elle est blanche et interagirait avec elle sur cette base. Sur le moment, cette idée l'a mise en colère. Elle s'est franchement énervée et s'est ruée hors de la salle en larmes. L'enseignante et les autres étudiant.e.s m'ont immédiatement vue comme « la méchante » qui avait échoué à soutenir une sœur et qui, au lieu de ça, l'avait même fait fondre en larmes. Elles étaient contrariées que notre petite réunion n'ait pas été entièrement agréable, paisible et sereine. Sur le moment, je me suis clairement sentie nulle. Mais des semaines plus tard, l'étudiante m'a contactée pour partager son ressenti et me dire qu'elle avait pris conscience de certaines choses et que son point de vue avait changé depuis notre rencontre, ce qui l'avait aidée dans son développement personnel. Des incidents comme celui-ci, qui au départ semblent uniquement négatifs à cause de la tension ou de l'hostilité, peuvent conduire à des évolutions positives. Si les femmes cherchent systématiquement à éviter la confrontation, à toujours être « safe », nous ne pourrons jamais connaître le moindre changement révolutionnaire ni la moindre transformation individuelle ou collective.

Quand les femmes s'engagent activement dans une compréhension réellement soutenante de nos différences afin de corriger nos visions faussées et malavisées, nous posons les bases nécessaires à l'expérience de la solidarité politique. La solidarité, ce n'est pas la même chose que le soutien. Pour vivre la solidarité, nous devons avoir une communauté d'intérêts, de convictions partagées et d'objectifs autour desquels nous rassembler

à établir du lien entre elles. Barbara Smith traite de cette tendance dans l'introduction de (*Home Girls.*)

Les femmes ont beaucoup à gagner en s'unissant, mais nous ne pouvons pas établir de liens durables ou de solidarité politique en nous basant sur le modèle de Sororité créé par des féministes bourgeoises. Si l'on en croit leur analyse, c'est l'expérience partagée de la victimisation qui relie les femmes entre elles, d'où leur insistance sur l'oppression commune. Mais cette conception du lien reflète directement la pensée suprémaciste masculine. L'idéologie sexiste enseigne aux femmes qu'être une femme, c'est être une victime. Au lieu de rejeter ce parallèle (qui fausse la compréhension de l'expérience du genre féminin, car dans leur vie quotidienne la plupart des femmes ne sont pas en permanence des « victimes » passives, faibles et vulnérables), les féministes l'ont intégré en faisant de l'expérience partagée de la victimisation l'essence du lien qui unit les femmes. Cela implique que le mouvement féministe ne peut avoir du sens dans la vie des femmes que si elles se perçoivent comme victimes. Par conséquent, cela a créé une situation où des femmes qui avaient de l'assurance et qui savaient s'affirmer voyaient souvent le féminisme comme un mouvement dans lequel elles n'avaient pas leur place. C'est cette même logique qui a amené les militantes blanches (tout comme les hommes noirs) à insinuer que les femmes noires étaient si « fortes » qu'elles n'avaient pas besoin de participer au mouvement féministe. C'est cette même logique qui a amené de nombreuses activistes blanches à se désinvestir du mouvement féministe dès qu'elles ne se sont plus reconnues dans l'identité de victime. Ironiquement, les femmes qui avaient le plus hâte d'être perçues comme « victimes », qui embrassaient avec le plus de ferveur ce rôle, étaient plus privilégiées et puissantes que la plupart des femmes dans notre société. On peut expliquer cela grâce à certains textes traitant des violences faites aux femmes. Les femmes qui sont quotidiennement exploitées et opprimées ne peuvent pas se payer le luxe de renoncer à l'idée qu'elles exercent un certain contrôle, bien que relatif, sur leur vie. Elles ne peuvent

pas se payer le luxe de se percevoir uniquement comme « victimes » car leur survie quotidienne dépend de leur utilisation sans relâche du moindre pouvoir personnel dont elles disposent. Ce serait psychologiquement démoralisant pour ces femmes de se lier à d'autres femmes sur la base d'une victimisation partagée. Elles s'unissent à d'autres femmes sur la base de forces et de ressources partagées. Et c'est ce type de lien entre femmes que le mouvement féministe devrait encourager. C'est ce type de lien qui constitue l'essence de la Sororité.

En s'associant en tant que « victimes », les féministes blanches s'évitaient la tâche d'avoir à se confronter à la complexité de leur propre expérience. Elles n'avaient ainsi pas besoin de se remettre mutuellement en question en analysant leurs propres attitudes sexistes à l'encontre des femmes qui leur étaient différentes, ni d'explorer l'impact que leurs privilèges de race et de classe avaient sur leurs relations avec les femmes issues d'un autre groupe social. En s'identifiant comme « victimes », elles pouvaient déclinier toute responsabilité dans le maintien et la perpétuation du sexisme, du racisme et du classisme, et c'est bien là ce qu'elles ont fait en insistant sur le fait que l'homme était le seul ennemi. Elles n'ont pas reconnu l'ennemi présent à l'intérieur d'elles-mêmes et ont refusé de s'y confronter. Elles n'étaient pas prêtes à renoncer à leurs privilèges et à s'atteler au « sale boulot » (c'est-à-dire à la lutte et à la confrontation nécessaires à la construction d'une vision politique du monde, mais aussi à toutes les tâches fastidieuses qui parsèment le quotidien militant). Pourtant, dans le développement d'une conscience politique radicale, la première tâche indispensable est d'évaluer et de critiquer avec sincérité son propre statut social, ses propres valeurs et convictions politiques, etc. La Sororité est ainsi devenue un nouveau rempart à la réalité, un nouveau refuge protecteur. Leur vision de la Sororité était influencée par des projections racistes et classistes sur la féminité blanche, par l'idée que la « Dame » blanche (c'est-à-dire la bourgeoise blanche) devait être protégée de tout ce qui aurait pu la contrarier ou la

mettre dans l'embarras et qu'on devait la mettre à l'abri des réalités difficiles susceptibles de générer du conflit. Leur vision de la Sororité imposait aux sœurs de s'aimer « inconditionnellement », d'éviter les conflits et de minimiser les désaccords, de ne surtout pas se critiquer, et encore moins en public. Pendant un temps, ces commandements ont créé une illusion d'unité, neutralisant la compétition, la méfiance, les désaccords historiques et les critiques abusives (démolitions, dénigrement) qui faisaient souvent office de norme dans les groupes féministes. Aujourd'hui, beaucoup de groupes dissidents qui partagent une identité commune (par exemple, les ouvrières WASP, les universitaires blanches, les anarcho-féministes, etc.) emploient le même modèle de Sororité. Mais si leurs membres s'efforcent de se soutenir, de s'affirmer et de se protéger mutuellement, elles expriment une hostilité particulière (généralement via des dénigrement excessifs) à l'encontre des femmes extérieures à leur sphère choisie. L'association au sein d'un cercle choisi entre des femmes qui resserrent leurs liens en excluant et en dévalorisant les femmes extérieures à leur groupe ressemble beaucoup au type de liens affectifs créés entre les femmes depuis toujours dans le monde patriarcal. La seule différence est que leur centre d'intérêt est le féminisme.

Dès les prémices du mouvement féministe contemporain, que ce soit dans des cours de *women's studies*, des groupes de prise de conscience, des réunions ou ailleurs, il m'est souvent arrivé (comme à beaucoup d'autres femmes noires) d'entendre des femmes blanches répondre aux questions sur le manque de participation des femmes noires en insistant sur le fait que ce n'était pas un problème lié à la structure du mouvement féministe, mais simplement une preuve indiquant que les femmes noires étaient déjà émancipées. Cette image de la femme noire « forte » est évoquée dans les écrits de nombreuses militantes blanches (par exemple, dans *Personal Politics* de Sara Evans, ou dans *Woman's Legacy* de Bettina Aptheker).

Pour développer la solidarité politique entre les femmes, les militantes féministes ne peuvent pas s'unir sur des bases établies par l'idéologie dominante. Nous devons définir nos propres termes. Plutôt que de nous associer sur la base d'une victimisation partagée ou en réaction à l'idée erronée d'un ennemi commun, nous pouvons nous unir sur la base de notre engagement politique dans un mouvement destiné à mettre fin à l'oppression sexiste. Dans une telle perspective, notre énergie ne serait plus concentrée sur la question de l'égalité avec les hommes ni sur la seule résistance à la domination masculine. Nous ne devons plus nous contenter de l'explication simpliste qui veut voir des gentilles filles contre des méchants garçons quand nous analysons la structure de l'oppression sexiste. Avant de pouvoir combattre la domination masculine, nous devons rompre notre attachement au sexisme et nous devons travailler à transformer la conscience des femmes. En travaillant ensemble à mettre en évidence, à analyser et à éliminer la sociabilisation sexiste que nous avons intégrée, nous réussirions en tant que femmes à nous affirmer et à nous renforcer mutuellement, et à construire des bases solides au développement de la solidarité politique.

Entre les femmes et les hommes, le sexisme s'exprime le plus souvent sous la forme de la domination masculine, qui conduit à la discrimination, l'exploitation ou l'oppression. Entre les femmes, les valeurs suprémacistes masculines s'expriment à travers la suspicion, la jalousie et la compétition. C'est le sexisme qui amène les femmes à se sentir menacées par d'autres femmes sans raison apparente. Si le sexisme enseigne aux femmes à être des objets sexuels pour les hommes, il se manifeste aussi dans les attitudes méprisantes et supérieures que peuvent adopter des femmes qui ont rejeté ce rôle à l'encontre de femmes qui ne l'ont pas fait. Le sexisme amène les femmes à dévaloriser les tâches parentales et à surestimer la valeur des emplois et des carrières. L'acceptation de l'idéologie sexiste s'exprime quand des femmes apprennent aux enfants qu'il n'y a que deux schémas comportementaux possibles :

la domination ou la soumission. Le sexisme nous enseigne la haine des femmes et, consciemment ou non, nous reproduisons cette haine dans nos interactions quotidiennes avec d'autres femmes.

Même si des militantes féministes contemporaines, notamment les féministes radicales, ont attiré l'attention sur l'assimilation de l'idéologie sexiste par les femmes, aucune piste n'a été proposée aux femmes qui défendent le patriarcat ou qui acceptent sans ciller les préjugés sexistes afin de les aider à désapprendre cette éducation. On imaginait souvent que le simple fait de soutenir le féminisme revenait à répudier le sexisme sous toutes ses formes. Endosser l'étiquette « féministe » était considéré comme une preuve de transformation personnelle et, par conséquent, le procédé de redéfinition des valeurs était ignoré ou ne pouvait être expliqué clairement car aucun changement profond n'avait eu lieu. Quelquefois, les groupes de prises de conscience offraient aux femmes un cadre dans lequel explorer leur propre sexisme. Cette analyse des comportements qu'elles s'infligeaient à elles-mêmes et aux autres servait souvent de moteur au changement. Lorsqu'elle décrit le rôle des groupes de parole dans *The Politics of Women's Liberation*, Jo Freeman explique :

Les femmes se sont rassemblées dans de petits groupes pour partager leurs expériences personnelles, leurs problèmes et leurs ressentis. De cet échange public émergea une prise de conscience du fait que ce que l'on traverse à l'échelle individuelle est en réalité partagé par toutes : que ce que l'on croyait être un problème personnel avait en fait une origine sociale et une solution politique. Le groupe de parole combattait les effets de l'oppression psychologique et aidait les femmes à la remettre dans une perspective féministe. Les femmes ont appris à voir comment les structures sociales et les comportements codés les avaient modelées depuis la naissance et avaient limité leurs opportunités. Elles constataient l'étendue avec laquelle les femmes avaient été dénigrées dans cette société et avaient développé des préjugés contre elles-mêmes et

les autres femmes. Elles apprenaient à développer une estime d'elles-mêmes et apprécier la valeur de la solidarité de groupe.

┌ Lorsque les groupes de prise de conscience ont perdu leur popularité, les nouveaux groupes qui sont apparus n'étaient pas conçus pour remplir ces mêmes fonctions. Les femmes ont produit une grande quantité de textes féministes mais ne se sont que peu attardées sur les façons de désapprendre le sexisme. ┘

Dans la mesure où nous vivons dans une société qui valorise les modes et l'adaptation ponctuelle superficielle à différentes valeurs, nous nous laissons facilement convaincre que des mutations se sont produites dans des secteurs où il n'y a en réalité pas eu de changement, ou très peu. C'est le cas par exemple pour les comportements sexistes entre femmes. À travers tous les États-Unis, des femmes consacrent chaque jour une bonne partie de leur temps à attaquer verbalement d'autres femmes, généralement à travers des commérages malveillants (à ne pas confondre avec la communication positive du bavardage). Les feuilletons et les drames télévisés de milieu de soirée montrent systématiquement des relations entre femmes caractérisées par l'agressivité, le mépris et la rivalité. Dans les cercles féministes, le sexisme entre femmes se manifeste par des attaques et diffamations abusives, et par un mépris complet et un total manque d'intérêt pour les femmes qui n'ont pas rejoint le mouvement. C'est particulièrement visible à l'université où l'on considère souvent les cursus d'études féministes comme une discipline n'ayant aucun lien avec le mouvement féministe. En mai 1979, dans son discours lors de la cérémonie de remise des diplômes à Barnard College, l'écrivaine noire Toni Morrison s'est adressée à l'audience en ces termes :

Je ne vais pas vous demander, mais bien vous dire, de ne pas participer à l'oppression de vos sœurs. Les mères qui maltraitent leurs enfants sont des femmes, et c'est à une autre femme, pas à une institution, de retenir leurs gestes. Les mères qui mettent le feu à

des cars scolaires sont des femmes, et ce n'est pas une institution mais bien une autre femme qui doit leur dire de ne pas aller au bout de leur geste. Les femmes qui bloquent l'avancement des carrières d'autres femmes sont des femmes, et c'est à une autre femme de venir en aide à la victime. Les travailleurs sociaux qui humilient leurs client·e·s sont parfois des femmes, et c'est à une de leurs collègues femmes d'apaiser leur colère.

Je suis alarmée par la violence qui existe entre les femmes : violence professionnelle, violence de la compétition, violence affective. Je suis inquiète de voir l'empressement de certaines femmes à en asservir d'autres. Je suis inquiète de voir avec quel manque grandissant de décence les femmes se comportent sur le champ de bataille des sphères de pouvoir.]

Pour construire un mouvement féministe politisé de masse, les femmes doivent travailler davantage à dépasser l'aversion qu'elles ont les unes pour les autres et qui s'exprime partout où l'éducation sexiste n'a pas été désapprise, notamment à travers l'homophobie, les jugements sur l'apparence physique et les conflits entre femmes ayant des pratiques sexuelles différentes. Jusqu'à présent, le mouvement féministe n'a pas réussi à transformer les relations entre les femmes, particulièrement entre celles qui ne se connaissent pas ou qui viennent d'horizons différents, même s'il est vrai qu'il a permis certains rapprochements interindividuels et collectifs. Nous devons redoubler d'efforts pour aider les femmes à désapprendre le sexisme si nous voulons réellement des relations interpersonnelles fortes et nourrissantes et développer en même temps l'unité politique.

Le racisme est une autre entrave à la solidarité entre les femmes. L'idéologie de la Sororité telle qu'elle est présentée par les militantes féministes contemporaines ne montre aucune trace de reconnaissance de la discrimination, de l'exploitation et de l'oppression racistes que les femmes blanches font subir aux femmes racisées. Cela a rendu impossible pour ces deux groupes

de percevoir leurs intérêts communs et de comprendre dans quelle mesure ils partagent des préoccupations politiques. Par ailleurs, l'existence de codes culturels complètement différents peut rendre la communication difficile. Cela est particulièrement vrai dans le cadre de relations entre femmes noires et femmes blanches. Historiquement, le groupe suprémaciste blanc qui a exercé le pouvoir le plus direct sur les femmes noires était celui des femmes blanches, et souvent de manière plus brutale et déshumanisante que les hommes blancs racistes. À l'heure actuelle, même si les sphères de pouvoir sont majoritairement contrôlées par des phalocrates suprémacistes blancs, les femmes noires travaillent souvent dans des cadres où leur supérieure hiérarchique directe, leur cheffe ou la figure d'autorité à laquelle elles doivent se référer, est une femme blanche. Conscientes des privilèges conférés par la domination raciale aux hommes blancs aussi bien qu'aux femmes blanches, les femmes noires n'ont pas mis longtemps à réagir à l'appel féministe en faveur de la Sororité en pointant la contradiction qu'il y avait dans le fait de nous demander de nous joindre à des femmes qui nous exploitent dans le but de les aider à s'émanciper. L'appel à la Sororité a été perçu par de nombreuses femmes noires comme une demande d'aide et comme une invitation à soutenir un mouvement qui ne s'adressait pas à nous. Comme Toni Morrison l'explique dans son article « What the Black Woman Thinks About Women's Lib », de nombreuses femmes noires ne respectent pas les bourgeoises blanches et sont par conséquent incapables d'imaginer soutenir une cause qui servirait à ces dernières :

Les femmes noires ont pu envier les femmes blanches (leur apparence, leur vie facile, l'attention qu'elles semblent recevoir de la part de leur homme), elles ont pu les craindre (pour le contrôle économique qu'elles ont eu sur la vie des femmes noires) et elles ont même pu les aimer (comme des mamans et des domestiques peuvent aimer), mais les femmes noires n'ont jamais réussi à respecter les femmes blanches. [...] Les femmes noires n'ont

aucune vraie admiration respectueuse pour les femmes blanches. Elles ne les considèrent pas comme des personnes compétentes, entières et accomplies. Qu'elles soient en concurrence avec elles dans le monde professionnel pour le peu de places disponibles pour les femmes en général ou qu'elles déplacent leur poussière d'un endroit à un autre, elles les regardent comme des enfants capricieuses, comme des enfants mignonnes, comme des enfants méchantes, mais jamais comme de vraies adultes capables de gérer les vrais problèmes du monde.

Les femmes blanches n'avaient pas connaissance des réalités de la vie. Peut-être était-ce par choix, peut-être était-ce en raison de l'assistance des hommes, mais quoi qu'il en soit elles en étaient ignorantes. Elles étaient complètement dépendantes de leur mariage et de la prise en charge masculine (d'un point de vue affectif et économique). Elles se débattaient avec leur sexualité à travers furtivité, abandon total ou répression. Celles qui pouvaient se le permettre déléguaient à d'autres la gestion de la maison et l'éducation des enfants. (Aujourd'hui encore, les femmes noires plaisaient sur le fait d'entendre des femmes blanches discuter de libération féministe pendant que leur gentille grand-mère noire supporte la responsabilité quotidienne de l'éducation des enfants et du lavage du sol, jusqu'au moment où les émancipées rentrent pour inspecter l'état de la maison, faire quelques remarques sur ce qui ne va pas, et se laisser divertir par les enfants.) Si le mouvement féministe a besoin de ces grands-mères pour prospérer, alors il a une faille majeure.

De nombreuses femmes considéraient qu'un mouvement féministe encadré par des bourgeoises blanches finirait par servir les intérêts de ces dernières aux dépens de ceux des femmes pauvres et de la classe ouvrière, dont beaucoup sont noires. Assurément, ce n'était pas une bonne base à la Sororité. Et nous, les femmes noires, aurions été politiquement naïves de rejoindre un tel mouvement. Cependant, à la lumière des combats historiques et actuels pour

la participation des femmes noires aux luttes politiques, l'accent aurait pu être porté sur le développement et la clarification de la nature de la solidarité politique.

Les femmes blanches discriminent et exploitent les femmes noires tout en exprimant en même temps envie et rivalité dans leurs interactions avec elles. Aucun de ces processus relationnels ne peut créer des conditions propices au développement de relations de confiance mutuelle et de réciprocité. Après avoir construit une théorie et une pratique féministes en omettant de considérer le racisme, les femmes blanches ont rejeté sur les autres la responsabilité d'attirer l'attention sur la race. Elles n'ont pas pris l'initiative de discussions sur le racisme ou sur le privilège de race, mais pouvaient écouter des femmes non-blanches parler de racisme et leur répondre sans jamais rien changer à la structure du mouvement féministe et sans jamais perdre leur emprise hégémonique. Elles montraient ensuite leur intérêt pour ces questions en recrutant et en accueillant plus de femmes de couleur au sein des organisations féministes. Mais elles ne s'attaquaient jamais réellement au racisme. Ces dernières années, le racisme est devenu un sujet légitime dans les débats féministes, non pas parce que les femmes noires ont subitement attiré l'attention sur ce sujet (elles le font déjà depuis le tout début) mais bien parce que des femmes blanches ont fini par valider et donner du crédit à de tels débats, ce qui est assez symptomatique de la façon dont fonctionne le racisme. Commentant cette tendance dans son essai « The Incompatible Ménage à Trois: Marxism, Feminism, and Racism », Gloria Joseph déclare :

Jusqu'à présent, les féministes n'ont pas encore montré leur potentiel ou leur capacité à combattre activement le racisme au même titre que le sexisme. L'article récent publié par Adrienne Rich dans lequel elle traite du féminisme et du racisme est un exemple parfait de ce dont je parle. La majeure partie de son texte est une reformulation de choses dites par des écrivaines noires, mais

le tonnerre d'applaudissements avec lequel il a été reçu nous montre une nouvelle fois qu'il y a toujours besoin de la *Whiteness* pour donner du crédit aux idées, même à celles qui touchent à la *Blackness*.

L'intérêt porté au racisme dans les cercles féministes sert généralement à légitimer la structure « telle qu'elle est » de la théorie et de la pratique féministes. Comme d'autres programmes d'*affirmative action*<sup>11</sup> établis par le patriarcat capitaliste et suprémaciste blanc, les discussions interminables sur le racisme et les discours de pure forme sur l'importance de le combattre servent surtout à mettre en avant l'aspect « politiquement correct » du mouvement féministe actuel mais ne sont à aucun moment destinés à construire une lutte globale de résistance à l'oppression raciste dans notre société (pas uniquement au sein du mouvement féministe). Les débats sur le racisme ont pris une forme implicitement sexiste dans la mesure où ils se sont centrés sur les comportements individuels et la culpabilité. Le racisme n'est pas un enjeu politique uniquement parce que les militantes blanches sont racistes à une échelle individuelle. Elles ne représentent qu'un petit pourcentage des femmes dans cette société. Quand bien même elles auraient toutes été antiracistes depuis le début, l'élimination du racisme ne devrait pas moins être une problématique féministe centrale. Le racisme est fondamentalement une problématique féministe parce qu'il est profondément lié à l'oppression sexiste. En Occident, les fondements philosophiques des idéologies racistes et sexistes sont

<sup>11</sup> L'affirmative action (concept malhabilement traduit en français par « discrimination positive ») vise à permettre l'accès à certaines sphères aux personnes qui en sont habituellement exclues à cause des mécanismes d'oppression systémiques en œuvre dans la société. En France, on parle aussi souvent de « parité » et de « diversité ». bell hooks parle ici de comment ces programmes peuvent être utilisés par les tenants du pouvoir pour donner un « vernis » politiquement correct aux institutions, aux entreprises, à certains corps de métier, etc., sans jamais réellement remettre en cause leurs fondements, qui sont pourtant à l'origine des mécanismes d'oppression précis qui bloquent l'accès des opprimé·e·s aux sphères de pouvoir.

les mêmes. Les valeurs ethnocentriques blanches ont amené les théoriciennes féministes à défendre la primauté du sexisme sur le racisme, ce qui les place ainsi dans un contexte promouvant une vision évolutionniste de la culture. Mais cela ne correspond en rien à nos expériences de vie. Aux États-Unis, le maintien de la suprématie blanche a toujours été une priorité au moins aussi importante, si ce n'est plus, que le maintien d'une stricte division des rôles de genre. Ce n'est pas un hasard si l'attention portée aux droits des femmes blanches grandit à chaque fois qu'il y a de grands rassemblements populaires antiracistes. Même la personne la plus naïve politiquement peut comprendre qu'un État suprémaciste blanc sommé de répondre aux besoins des personnes noires opprimées et/ou aux besoins des femmes blanches (surtout des bourgeoises) trouvera davantage son intérêt dans la satisfaction des blanches. Un mouvement radical visant à mettre fin au racisme (un combat pour lequel de nombreuses personnes sont mortes) est beaucoup plus menaçant qu'un mouvement destiné à permettre à des femmes blanches de grimper sur l'échelle sociale et de goûter pleinement aux privilèges de leur classe.

Reconnaître l'importance de la lutte antiraciste ne diminue aucunement la valeur du mouvement féministe et ne change rien à sa nécessité. La théorie féministe aurait beaucoup à apporter si elle montrait aux femmes comment le racisme et le sexisme sont immuablement connectés, plutôt que d'opposer ces luttes entre elles et sous-estimer volontairement l'impact du racisme. Un enjeu central du mouvement féministe a été la lutte pour le droit des femmes à contrôler leur corps. L'idée de base de la suprématie blanche est la perpétuation de la race blanche. Quand il maintient son contrôle sur le corps de toutes les femmes, le patriarcat blanc sert donc les intérêts de l'éternelle domination blanche raciste sur le monde. Toute activiste blanche qui œuvre quotidiennement à aider des femmes à prendre le contrôle de leur corps mais qui est raciste sabote donc ses propres efforts. Quand les femmes blanches s'attaquent à la suprématie blanche, elles contribuent

simultanément à la lutte pour mettre fin à l'oppression sexiste. Ceci n'est qu'un exemple de la manière dont les oppressions racistes et sexistes s'entrecroisent et se complètent dans leur essence même. De nombreux autres exemples mériteraient d'être étudiés par les théoriciennes féministes.

Le racisme amène les femmes blanches à élaborer des théories et pratiques féministes qui n'ont absolument plus rien de radicales. L'éducation raciste conditionne les bourgeoises blanches à penser qu'elles sont forcément plus capables de guider les masses que les femmes issues d'autres groupes. À travers le temps, elles n'ont cessé de montrer qu'elles ne souhaitent pas tant participer au mouvement féministe que le diriger. Alors même que les féministes blanches bourgeoises en savent certainement moins sur l'organisation de masse que beaucoup de femmes pauvres et issues de la classe ouvrière, elles étaient certaines de leur capacité à diriger le mouvement, tout comme du rôle central qu'elles devaient jouer dans la construction de la théorie et de la praxis. Le racisme donne une image démesurée de sa propre importance et de sa propre valeur, d'autant plus s'il est associé au privilège de classe. La plupart des femmes pauvres et issues de la classe ouvrière, voire même d'éventuelles bourgeoises non-blanches, n'auraient jamais eu la prétention de penser pouvoir initier un mouvement féministe avant de s'assurer au préalable qu'elles avaient le soutien de diverses catégories de femmes. Dans son essai « Theories of Race and Gender: The Erasure of Black Women », Elizabeth Spelman souligne cette conséquence du racisme :

Nous vivons dans une société raciste et cela implique notamment que, bien souvent, l'estime que les blanche's ont d'elles-mêmes est profondément influencée par la manière dont els se différencient des noire's et dont els s'imaginent supérieur·e's à elleux. Les blanche's peuvent ne pas se considérer racistes parce qu'els ne possèdent pas d'esclaves ou ne haïssent pas les noire's, mais cela ne veut pas dire que ce qui étaye leur amour-propre n'est

pas fondé sur une distribution raciste injuste des bénéfices et des charges entre blanche's et noire's.

Une raison pour laquelle les femmes blanches impliquées dans le mouvement féministe étaient si récalcitrantes à l'idée de se confronter au racisme était leur conviction arrogante que leur appel à la Sororité constituait en lui-même une posture non-raciste. Beaucoup de femmes blanches m'ont dit : « Nous voulions que des femmes noires et d'autres femmes non-blanches rejoignent le mouvement », sans jamais se rendre compte qu'elles se conduisaient en « propriétaires » du mouvement, comme si elles étaient des « maîtresses de maison » et nous des « invitées » qu'on accueille.

Malgré l'attention récente portée à l'élimination du racisme au sein du mouvement féministe, il n'y a eu que peu de changements de cap dans la théorie et la pratique. Si les activistes féministes blanches incluent maintenant des textes de femmes de couleur dans leurs plans de cours, ou embauchent une femme de couleur pour donner un cours sur son groupe ethnique, ou s'assurent qu'au moins une ou plusieurs femmes de couleur soient représentées dans les organisations féministes (et même si ces contributions de la part de femmes de couleur sont utiles et précieuses), elles essaient en réalité le plus souvent de couvrir le fait qu'elles sont complètement réticentes à l'idée d'abandonner leur domination hégémonique sur la théorie et la pratique, qu'elles n'auraient d'ailleurs pas pu établir sans un État capitaliste et suprémaciste blanc. Leurs tentatives pour manipuler les femmes de couleur constituent un élément du processus de déshumanisation et ne passent pas toujours inaperçues. Le numéro de juillet 1983 de *In These Times* a publié une lettre signée Theresa Funicello, dans laquelle il était question des femmes pauvres et du mouvement féministe, et qui montrait bien la nature du racisme qui existait au sein du mouvement :

Peu avant la conférence Urban Woman qui a été sponsorisée il y a quelque temps par la section new-yorkaise de NOW<sup>12</sup>, j'ai reçu un coup de fil d'une représentante de NOW (dont j'ai oublié le nom), qui voulait que je lui trouve une oratrice qui soit une usagère de nos services et qui réponde à certains critères. Elle m'a demandé à ce qu'elle ne soit pas blanche — elle pourrait « s'exprimer trop bien » — (donc, pas moi), et à ce qu'elle ne soit pas noire — elle pourrait être trop « en colère ». Peut-être une Portoricaine ? Il fallait qu'elle ne dise rien de politique, qu'elle ne formule aucune analyse et qu'elle se borne au sujet de « ce que le mouvement féministe a fait pour moi ».

Funciello a réagi à cela en organisant une occupation de la conférence avec un groupe de femmes multiracial. C'est ce type d'action qui nous montre l'esprit de la Sororité.

Une autre réponse au racisme a été la mise en place d'ateliers de désapprentissage du racisme, qui étaient souvent menés par des femmes blanches. Ces ateliers sont importants, mais ils ont trop tendance à s'attarder sur la reconnaissance psychologique purificatrice des préjugés personnels des individus, sans assez insister sur le besoin de traduire ces réflexions en changements dans l'action et l'engagement politiques. Une femme qui participe à un atelier de désapprentissage du racisme au cours duquel elle apprend à reconnaître qu'elle est raciste ne constitue pas moins une menace qu'une femme qui n'y participe pas. La reconnaissance du racisme a une valeur uniquement si elle conduit au changement. Il faudrait plus de recherches, de textes et de mises en pratique des résultats sur les façons de désapprendre la sociabilisation raciste. Beaucoup de femmes blanches qui exercent quotidiennement leur privilège de race ne se rendent même pas compte qu'elles le font (ce qui explique l'importance accordée à la confession dans les ateliers

<sup>12</sup> Acronyme de « National Organization for Women » (Organisation Nationale pour les Femmes) qui joue sur la signification du mot « now » qui signifie « maintenant » en anglais.

de désapprentissage du racisme). Elles peuvent ne pas avoir de compréhension consciente de l'idéologie de la suprématie blanche et de l'étendue avec laquelle elle conditionne leurs comportements et attitudes vis-à-vis des femmes qui leur sont différentes. Souvent, les femmes blanches s'associent sur la base de leur identité raciale partagée sans avoir clairement conscience de la portée de leur action. Ce maintien et cette perpétuation inconscientes de la suprématie blanche sont dangereuses, car personne ne peut œuvrer à changer les comportements racistes sans reconnaître leur existence. Par exemple, imaginons un groupe de militantes féministes blanches qui ne se connaissent pas entre elles et qui se retrouvent lors d'une réunion pour parler de théorie féministe. Elles peuvent se sentir liées par leur genre féminin partagé, mais l'ambiance peut sensiblement changer si une femme de couleur vient à entrer dans la pièce. Les femmes blanches commencent à se crispier, à être moins détendues et moins joyeuses. Inconsciemment, elles se sentent proches les unes des autres en raison de leur identité raciale partagée. La « blanchité » qui les unit les unes aux autres est une identité raciale directement liée à l'expérience vécue par les personnes non-blanches perçues comme « autres » et comme une « menace ». Souvent, quand je parle aux femmes blanches de ce lien racial, elles nient son existence : ce n'est pas vraiment différent des hommes sexistes qui nient leur sexisme. Tant que la suprématie blanche n'est pas comprise et combattue par les femmes blanches, il ne peut y avoir aucune union entre elles et des femmes d'autres groupes ethniques.

Les femmes sauront que les militantes féministes blanches ont commencé à s'attaquer au racisme de façon sérieuse et révolutionnaire quand elles ne se contenteront plus simplement de reconnaître l'existence du racisme au sein du mouvement féministe ou d'attirer l'attention sur les préjugés individuels, mais qu'elles résisteront et lutteront activement contre l'oppression raciste qui sévit dans notre société. Les femmes sauront qu'elles sont réellement engagées dans une démarche politique d'élimination du racisme quand elles contribueront à changer le cap du mouvement

pour construire la Sororité. Le soutien peut être quelque chose de ponctuel. On peut le retirer aussi facilement que le donner. La solidarité nécessite un engagement continu et durable. Si nous voulons qu'il s'étende, le mouvement féministe a besoin de diversité, de désaccords et de différences. Comme Grace Lee Boggs et James Boggs l'ont souligné dans *Revolution and Evolution in the Twentieth Century* :

Les notions de critique et d'autocritique reposent sur une même valorisation de la réalité de la contradiction. La critique et l'autocritique sont le moyen par lequel des personnes liées par des objectifs communs peuvent utiliser consciemment leurs différences et leurs limites (c'est-à-dire, le négatif) comme moteur de leur avancée positive. Dans le langage populaire, c'est de ce processus que l'on parle quand on dit : « c'est un mal pour un bien », ou encore « transformer le négatif en positif ».

Les femmes n'ont pas besoin d'éliminer leurs différences pour se sentir solidaires les unes des autres. Nous n'avons pas besoin de partager une oppression commune pour toutes lutter contre l'oppression. Nous n'avons pas besoin de haïr le masculin pour nous rassembler et nous lier, tant les expériences, les idées et les cultures que nous avons à partager entre nous sont riches et vastes. Nous pouvons être des sœurs liées par des intérêts communs et des convictions partagées, unies dans notre appréciation de la diversité, unies dans notre lutte pour mettre fin à l'oppression sexiste, unies dans la solidarité politique.